

VOLUME!

Volume !

La revue des musiques populaires

10 : 2 | 2014

Composer avec le monde

Lionel POURTAU, *Techno : une subculture en marge*

Philippe Birgy



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/volume/4131>

DOI : 10.4000/volume.4131

ISSN : 1950-568X

Éditeur

Association Mélanie Seteun

Édition imprimée

Date de publication : 10 juin 2014

Pagination : 255-257

ISBN : 978-2-913169-35-7

ISSN : 1634-5495

Référence électronique

Philippe Birgy, « Lionel POURTAU, *Techno : une subculture en marge* », *Volume !* [En ligne], 10 : 2 | 2014, mis en ligne le 30 juin 2014, consulté le 14 novembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/volume/4131> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/volume.4131>

L'auteur & les Éd. Mélanie Seteun

The show must go on !

will remain as a book whose influence will be compared, in years to come, with that of Derek Scott's pioneering work on 19th-century British popular music (1989, 2008). Nevertheless, it should definitely be regarded as a useful complement for that particular period in British history that came, in fact, to symbolize the end of the 19th century.

Olivier JULIEN

References

SCOTT D. (1989), *The Singing Bourgeois: Songs of the Victorian Drawing Room and Parlour*, Milton Keynes & Philadelphia, Open University Press.

— (2008), *Sounds of the Metropolis: The 19th-Century Popular Music Revolution in London, New York, Paris, and Vienna*, Oxford & New York, Oxford University Press.

Lionel Pourtau, *Techno 2 : une subculture en marge*, Paris, CNRS éditions, 2012.



Lionel Pourtau s'emploie dans *Techno : une subculture en marge* à inscrire sa réflexion à l'interstice entre une psychologie des participants et une sociologie des groupes, à l'exclusion d'une psychologie de masse ou même

collective, puisque le primat de l'individu et de sa quête de réalisation personnelle est maintenu d'un bout à l'autre de l'ouvrage. Ce parti-pris n'est pas gratuit, mais procède d'une attention portée aux témoignages des personnes participant à cette sous-culture.

De l'aveu de son auteur, (11) cette publication doit se concevoir comme le prolongement d'un travail antérieur déjà publié aux éditions du CNRS. Il s'agissait de *Techno : voyage au coeur des nouvelles communautés festives* (2009).

Le volume se divise en six chapitres équilibrés qui suivent un mouvement progressif. On y distingue trois grandes orientations critiques. La première, ainsi que l'auteur l'explique, vise à élucider les conditions de l'entrée des « teufeurs » dans la sous-culture de la *free party*, et elle est prolongée par des explications psychologiques, cependant que les chapitres trois et quatre adoptent une visée qui est plus spécifiquement celle du sociologue. Enfin, dans les

chapitres cinq et six, où sont exposés les réactions de la société « civile » et des institutions de l'état, les tours et détours de la législation visant à encadrer ou interdire les *free parties*, ainsi que la formation de l'opinion, Lionel Pourtau se tourne plus résolument vers une réflexion politique.

Une présentation descriptive des usages et des conditions d'apparitions de la sous-culture étudiée sert donc d'entrée en matière et de mise en place de l'objet d'étude. Ce dernier est strictement défini. Il s'agira de la *free party*, entendue comme manifestation clandestine, à l'exclusion des raves et de toute autre manifestation payante donnant lieu à une diffusion de musique techno et à des formes d'expression qui lui sont associées. Quelles que soit les justifications de ce parti-pris – et elles apparaîtront plus tard avec un ensemble de précisions qui soulignent de manière convaincante la spécificité de ces collectifs – l'auteur ne laisse aucune place à l'ambiguïté.

Il s'interroge alors dans une deuxième partie sur les motifs personnels qui conduisent les technoïdes à s'affilier à ce groupe subculturel. La question de la fragmentation de l'identité propre à une société postmoderne y est mise en avant, mais à ce stade de la réflexion, on doit tenir pour acquis qu'une identité peut être diverse et contradictoire et se maintenir dynamiquement en dépit de cette fragmentation, par opposition à « une identité proposée par l'institution » (33). L'auteur est pleinement conscient du caractère crucial de cette problématique et il affronte la contradiction inhérente à une recherche du plaisir dépersonnalisée, et à une volonté de toute puissance basée sur un sentiment collectif. Pour cela, il a recours à

Freud, Lacan (34) et Winnicott (37) de façon à mettre en avant un principe de « narcissisme collectif » (36).

Par ce biais, il fait progresser efficacement une réflexion sur l'individuel et le collectif ainsi que sur les processus de socialisation grâce à une combinaison de sociologie, d'anthropologie sociale et de psychanalyse, tout cela sans céder à la tentation de l'analogie. Ainsi, lorsqu'il reconnaît dans la logique et la temporalité de la *free party* une tentative de rompre le rythme de « l'appareil psychologique et social », l'argument est avancé prudemment (41) et les retours à l'exemple et à la parole des technoïdes permettent d'atteindre un équilibre entre observation et théorisation.

Certes, cette première étape préparatoire du raisonnement ne va pas sans certaines simplifications, mais on comprendra que celles-ci sont inévitables – et même nécessaires – à ce stade puisqu'il s'agit, avant toute autre réflexion, de délimiter le champ d'investigation. Ainsi se trouvent maintenues des catégories tranchées qui renvoie dos à dos des « groupes hérétiques » et des « positions orthodoxes », (22), « la volonté de créer du lien social » propres aux premiers primant sur « l'objectif de faire du bénéfice » caractéristique des seconds (15). Mais cette première évaluation sera par la suite nuancée et complexifiée au fur et à mesure que l'on progressera dans la lecture et que l'on abordera les chapitre trois et quatre, lesquels constituent le cœur du travail.

Lionel Pourtau y consacre des pages très intéressantes à l'idéologie et aux valeurs de la scène étudiée, ceci avec le souci d'établir des définitions de travail de toutes les notions employées (70-74). Il se montre plein de cir-

Techno 2 : une subculture en marge

conspection vis-à-vis des conclusions les plus tentantes qui s'offrent à lui, notant par exemple qu'il est possible « qu'en ayant recours à ces termes (idéologiques), les technoïdes ne font que puiser dans un stock de connaissances pour pouvoir nommer ce qui en fait ne répond pas à cette définition » (77). Dans le même temps, il valorise le discours des participants et porte un regard bienveillant sur ses contradictions, en relativisant à raison l'exigence de cohérence logique lorsque celle-ci prétend tenir lieu d'argument critique disqualifiant. La position contre-culturelle et contestataire des technoïdes n'est donc jamais envisagée comme régression mais comme zone intermédiaire de construction identitaire (78). Ainsi se trouve mis en exergue le caractère dialectique de la sous-culture qui signifie son propre épuisement : « Ce modèle de contestation a cependant des limites. L'expérience émotionnelle vécue en groupe, en servant de défouloir, semble aussi consommer l'essentiel de sa valeur subversive » (88).

Dans ce chapitre, ainsi que dans le suivant, l'auteur à recours à de nombreuses sources pour alimenter sa réflexion (Garfinkel et Mead 82, Halbwachs 85-7, Cloward et Ohlins 92, Weber et Durkheim 93, Foucault 94, Becker 95), lesquelles sont toujours convoquées à propos et possèdent une véritable force d'élucidation. Toutes les remarques auxquelles ces développements donnent lieu pourraient bien sûr s'appliquer à un champ plus vaste et les spécialistes de sociologie ou de philosophie politique pourront juger que la remise à plat des conceptions antithétiques de la sociologie selon Durkheim ou Weber, ou encore l'exposé de la notion de pacte social tel qu'Hobbes l'entendait, sont superflues à ce

niveau de spécialisation. Nous pensons néanmoins qu'elles rendent l'ouvrage accessible à un public plus large et sans doute moins familiarisé avec les concepts élémentaires de ces disciplines.

Dans le cinquième chapitre, le commentaire se fait plus engagé lorsqu'est abordée la question de la résistance de la société civile et de l'état aux initiatives des technoïdes, et la théorisation laisse alors la place à l'exemple. L'accent est mis sur le détail des tractations et les épisodes parlementaires qui conduisirent à la situation de blocage postérieure à la loi Mariani-Vaillant.

L'ouvrage se clos, de manière appropriée, sur le devenir de ceux pour qui la *free party* n'est qu'une étape dans un parcours personnel qui conduit à une intégration sociale plus conforme aux attentes et aux conventions de la société dans son ensemble. Il y considère les implications de la professionnalisation des activités des technoïdes les plus investis dans les *sound systems*.

En fin de compte, *Techno : une subculture en marge* se présente comme une somme conséquente d'observations et de rationalisations théoriques adroitement articulées entre elles. Le cumul d'hypothèses compatibles construit un panorama argumentaire cohérent. L'ambition de l'auteur était visiblement de compléter l'observation rapprochée du milieu de la *free party* par une mise en contexte social. Son ouvrage répond parfaitement à cette attente et il sera certainement d'un grand intérêt pour tous les lecteurs désireux d'alimenter leur réflexion sur les sous-cultures populaires.

Philippe BIRGY